

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



L'ordinateur et l'écriture

Daniel Sernine

Volume 15, numéro 1, printemps-été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Sernine, D. (1992). L'ordinateur et l'écriture. *Lurelu*, 15(1), 43–45.

animée par Daniel Sernine

Ce mois-ci, nous avons demandé à nos écrivain(e)s s'ils étaient passés à l'informatique et, surtout, comment s'était déroulé cette évolution. Cela a-t-il eu un effet sur leur travail, sur leur écriture? Leur est-il arrivé des mésaventures, ont-ils fait des gaffes? Y a-t-il parmi elles et eux des «cas» pathétiques ou au contraire des cracks du Mac? Sont-ils en amour avec leur souris, leur écran leur parle-t-il?

Pour celles et ceux qui ne sont pas passés à l'informatique, était-ce faute de moyens pour acheter un micro-ordinateur, ou faute d'intérêt pour la chose? Ou encore par conviction, un genre d'hostilité envers l'appareil et ce qu'il représente?

Qui a peur de l'ordinateur? Moi...

Quand je raconte à des groupes d'enfants que j'écris mes textes à la main, je croise des regards incrédules : à l'âge des calculatrices et des jeux vidéo, une écrivaine pas encore convertie à l'informatique passe pour une personne bizarre aux yeux de ses jeunes lecteurs. Mais voilà, après bien des hésitations, j'ai décidé d'en rester aux méthodes artisanales.

J'ai pourtant fait bien des efforts pour me moderniser : j'ai même suivi une série de cours d'initiation au Macintosh. Oh! surprise! Ce n'est pas à l'ordinateur que je suis allergique, mais bien au clavier. Je n'ai jamais appris à taper à la machine. Je pense avec mon crayon.

Ce qui ne veut pas dire que je sois contre l'électronique : tous mes textes sont traités et mis sur disquette par des secrétaires très compétentes et très bien équipées. À ma façon, je contribue donc à réduire le chômage. Après tout, ce sont les résultats qui comptent...



Henriette Major

«Voyons, ça te prend un ordinateur, me disaient mes amis. Ta manière d'écrire fait rétro, dinosaure. Mets-toi à jour. L'ordinateur, c'est l'instrument magique, l'outil indispensable, le moyen d'économiser temps et énergie.» Un de ceux-là m'a convaincue d'acheter son compatible IBM incluant plusieurs logiciels, dont le traitement de texte désiré. «Une vraie bonne affaire», m'assurait-il.

J'ai installé l'objet seul au milieu de ma table de travail. Il m'attendait. Un écran noir qu'il fallait maintenant remplir au lieu d'une page blanche. J'ai essayé. J'ai aimé. Finies les feuilles éparses, froissées, griffonnées, raturées, les graines de gomme à effacer, les crayons à mine cassée, les multiples versions, chacune rangée dans sa chemise bien identifiée. Ma manière d'écrire s'est transformée. Le rythme d'écriture aussi, le traitement de texte facilitant les corrections et les modifications de toutes sortes. Je peux changer mon histoire, la réinventer, conserver toutes les versions, les consulter rapidement. Des pages en mémoire ne contiennent qu'une idée, qu'un mot, qu'un personnage à peine esquissé. Je fais de multiples essais. Je déplace, je réaménage, je récris. Magique.

Le problème : je n'utilise maintenant que l'ordinateur. Fini le temps où je noircissais des cahiers d'idées de toutes sortes. Fini le temps où j'écrivais chaque fois que j'avais un petit moment. Finie l'écriture dans l'avion, dans le train, dans l'autobus, dans les salles d'attentes. Mais l'inspiration n'est pas toujours au rendez-vous lorsque je m'installe devant mon écran noir.



Céline Cyr

Mine de rien...

Novembre 1990. Moment mémorable! Au placard feuilles quadrillées 8 1/2 sur 11, pousse-mines et gommes à effacer, je venais de m'acheter un ordinateur. D'auteur *moderne*, je deviens vite *semi-moderne*, car je n'ai pas acheté la fameuse souris et, très rapidement, je me sens comme un clown avec mon clone. Mais tout de même, je suis bien en piste même avec mon monocycle WP 5.1...

Chute, rechute, un peu de surplace et hop! un premier tour de piste puis un deuxième. Délivrance! Comme un funambule sans filet, je me lance dans l'écriture de mon premier roman à l'écran. Et ça marche! J'en perds la boule! (subtil message qui sera sûrement bien apprécié par mon éditeur...)

L'été 1991, en toute quiétude, j'amorce un second ouvrage. Près de la moitié de mon roman est déjà sur le disque rigide quand, ma petite famille et moi, nous nous transportons à Saint-Joseph-de-la-Rive, où nous avons loué un chalet. Quinze jours près du fleuve, en pleine nature, un endroit de prédilection pour attaquer l'un des passages capital de mon roman. Mais, oh horreur!... de poche, je n'ai qu'une lampe et quelques livres, et pas d'ordinateur... Que faire? Hérésie : feuilles quadrillées 8 1/2 sur 11, pousse-mines et gommes à effacer refont surface. Et surprise! Plaisir retrouvé! Bonheur inusité! Je termine cette œuvre avec des mots et des phrases qui s'alignent dans une beauté d'harmonie qui n'a d'égal que les vagues du fleuve... Bon! Disons que j'en mets un peu.

Il n'en demeure pas moins que, dans quelques jours, je dois entreprendre un autre roman. Bien sûr, ce sera devant mon écran : modernité oblige. Pourtant, mine de rien, je crois que je vais tout de même, de temps à autre, m'organiser pour louer un chalet...



Yvon Brochu





Joël Champetier

Parmi les questions classiques que je me fais poser en tant qu'écrivain, il y en a une qui me surprend toujours un peu : «Écrivez-vous vos textes à la main ou directement à l'ordinateur?» Quelle question! Se rendent-ils compte à quel point il est plus rapide d'écrire sur traitement de texte qu'à la main? Aie! J'ai une crampe du poignet rien qu'à y penser. Même la machine à écrire vaut mieux qu'écrire à la main... Enfin, *un peu* mieux... Ça me semble incroyable aujourd'hui, mais j'ai effectivement écrit mes premières nouvelles sur une machine à écrire – cette invention plus ou moins victorienne où des leviers propulsent des matrices en forme de lettres contre un ruban de toile imbibé d'encre (sauf les machines IBM, qui utilisaient une boule aux soubresauts parfaitement hystériques). Trouvez-moi un écrivain, *un seul* écrivain qui retournerait à sa machine à écrire après avoir goûté au traitement de texte. L'écriture à la machine rendait les corrections difficiles, c'était bruyant – moi qui trouve insupportable le bourdonnement de mon disque rigide –, je ne pouvais pas taper π , © ou Ω , je ne pouvais même pas mettre de tréma sur mon prénom!

Je suis de ceux qui croient que l'ordinateur est vraiment un outil de libération, un outil qui permet d'écrire vite, au fil de l'inspiration, tout en facilitant par sa souplesse les réécritures. Il ne faut pas non plus négliger la satisfaction purement esthétique de jouer avec les formats, le nombre de colonnes, les en-têtes, et d'admirer le résultat imprimé sur une imprimante à jet d'encre ou au laser.

J'aime beaucoup «jouer» avec mon Mac, sans être un passionné. Les véritables passionnés que j'ai rencontrés sont beaucoup trop occupés par leur ordinateur pour avoir le temps d'écrire. Mais en toute honnêteté, si les ordinateurs venaient à disparaître, je me demande si je continuerais à écrire...

Moi et Mac – ou l'âge de la machine

Je n'ai jamais été attirée de façon «naturelle» par tout ce qui relève de la technologie; dans un roman de science-fiction, je serais une des racistes qui n'aiment pas les androïdes. Il y a quelques années à peine, je faisais encore partie de cette sous-espèce de l'humanité qui reste démunie devant la distributrice à café «monnaiephage» qui vient de lui bouffer tout son avoir. La première fois que j'ai utilisé un guichet automatique, il a bouffé ma carte. La première fois que j'ai utilisé un programme de traitement de texte sur micro-ordinateur, il a bouffé mon texte. Pourtant, par je ne sais quel phénomène de mutation, me voici usagère à 90 % du guichet automatique – et me voici vivant en concubinage avec cet étrange compagnon appelé Mac. Bien sûr, il m'arrive encore d'écrire à la main (je ne suis pas totalement transformée en cyborg), mais je ne reviendrai jamais en arrière, dussé-je vendre ma dernière paire de chaussettes pour remplacer un appareil défectueux. Désormais, je peux polir un texte jusqu'à plus soif si j'en ai envie, sans me ronger les ongles en songeant à la nécessité de mettre tout ça au propre, je peux transformer un chapitre entier sans sombrer dans une crise de nerfs. Maintenant que l'écriture est mon principal moyen d'existence, paradoxalement, je n'aurais pas les moyens de me payer cet ordinateur, si je devais l'acheter aujourd'hui. Mais je n'ai pas non plus le moindre désir de m'en passer!



Francine Pelletier

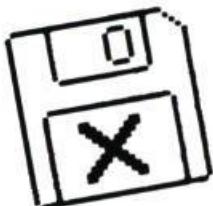
Ma première machine ne m'appartenait même pas. C'était une vieille Smith Corona à frappes. Comme j'écrivais plus vite que mon ombre, mes doigts agiles se prenaient entre les touches, ayoye! Souvent aussi, les touches s'emmêlaient royalement sur le rouleau. Je me suis aperçu qu'écrire directement à la machine me faisait écrire n'importe quoi et bien des bêtises.

Je suis donc revenu à l'écriture à la plume (pas le chanteur, l'instrument). J'écrivais moins vite, mais toujours autant de bêtises. Puis, comme plusieurs, j'ai profité d'une bourse (même si c'est illégal!) pour m'acheter une vraie machine électrique. C'était une Brother XL 1 Correct-o-ball noire avec des lettres blanches et munie d'un autocorrecteur s'il vous plaît. J'étais encore bien loin de la Sélectric III IBM de Daniel Sernine! J'ai acheté cette merveille le 11 août 1982. C'était un samedi pluvieux. J'ai conservé la garantie et je vous fais grâce du numéro de série.

Bien sûr, durant toutes ces années, j'avais toujours en tête la folie des grandeurs, le luxe du luxe, la luxure suprême de l'écrivain – j'ai nommé l'ordinateur. Un jour, j'ai finalement eu assez de sous pour passer aux actes. Parfois, il faut du courage; d'autres fois, il faut des sous. Je vais donc acheter un Macintosh Classic au royaume de l'ordinateur. J'étais accompagné de Marie-Francine, une amie, car je ne connaissais rien du tout aux ordis. Un espèce d'hurluberlu d'un mètre quatre-vingt-huit, mince comme un ruban d'imprimante, parlant mi-français mi-anglais et répondant au prénom d'Albert, vient à notre rencontre et nous parle de meg, de caractères, de mémoires, de K, de disque rigide, de signes divers et de signes de piastres. Marie-Francine le trouve un peu confus dans ses explications. Moi, comme je n'y connais rien... Ah! ce brave Albert, combien de fois est-il retourné en arrière pour vérifier ses réponses auprès d'un(e) collègue? Dix fois, cent fois? Enfin, nous décidons quand même de l'acheter car qui dit Macintosh dit... Mais, nouvelle de dernière heure, il nous annonce qu'il n'y en a plus en stock et qu'il faudra patienter quelques mois. Stoïque, j'encaisse le coup comme un chèque de paye. Il est désolé malgré ses mille excuses et ses courbettes, mais pas autant que moi.

Avant de partir, j'ai demandé à Albert s'il travaillait ici. Il ne m'a pas répondu...

Le phénomène arrive à la maison en janvier. Il ne m'a fallu que quelques secondes pour trouver le bouton *on/off*, mais plusieurs jours pour trouver l'accent aigu, le ç et bien d'autres choses. Les enfants ont joué avec à qui mieux mieux et ont changé l'ordre de mes programmations. Mais maintenant, j'écris, parfois je crie, j'enregistre, j'imprime, je retrouve mes documents, mais je ne sais toujours pas paginer comme du monde et mes marges sont encore bizarres. Heureusement, il y a toujours mon ami André Bergeron à qui je fais souvent appel pour effectuer des ajustements. Mais c'est promis, juré, craché, demain je vais m'inscrire à un cours pour tout comprendre. En attendant, j'écris toujours autant de bêtises... mais ça, vous l'aviez deviné... ordinateur ou pas.





Louise Lévesque

Mon ordi, il s'appelle Mellon. Parce que Mellon veut dire «ami» en langage elfe, du moins selon Tolkien. Nous sommes devenus pratiquement inséparables, lui et moi. Et parfois, je ne sais trop si je devrais m'en réjouir ou le regretter.

Avant Mellon, je pouvais dactylographier un manuscrit de plus de cent pages jusqu'à trois fois. Cela ne me réjouissait pas, mais je ne rechignais pas à la besogne, je me disais que retaper un manuscrit faisait partie du jeu. Aujourd'hui, quand Mellon me refuse son concours (il a une forte tête), je me sens aussi dépourvue que s'il me manquait des doigts à chaque main.

En fait, j'ai développé envers lui ce que je craignais le plus : la dépendance. J'ai bien essayé de lui résister, mais il est si séduisant. Il peut me déplacer un paragraphe d'un chapitre à l'autre en quelques secondes; enlever et ajouter des mots ou même des phrases entières sans jamais altérer l'harmonie des pages; Mellon m'obéit au doigt et à la touche... quand il le veut bien.

Parfois, lorsqu'il me boude, je me révolte contre lui. Je le menace de retourner à ma machine à écrire électrique. Il m'en défie alors d'un bip-bip ironique, sachant parfaitement que je n'en ferai rien. Qui retournerait pour de bon à la lampe à l'huile après avoir connu l'électricité?

Je crains que Mellon et moi ne soyons désormais unis pour le meilleur et le pire. Peut-être aurais-je dû chercher le mot elfe pour «mari».

Cromagnonne et l'informatique ou L'ère du tracteur

«Une bombe m'a sauté en pleine face.» «J'ai perdu tout le chapitre quatre... Ftfff... disparu... j'aurais braillé.» «Il me reste presque plus de K...» «Mon logiciel a été piraté...», etc.

Quand j'entendais ces «choses», je me demandais si j'étais bien sur terre. Je me disais : «Pourquoi un ordinateur? Avec ma bonne vieille machine à écrire, il ne m'arrive ni bombe ni pirate, je ne perds pas de chapitre, je me fous des K dans la mesure où j'en ai un sur mon clavier.» Et à ceux qui me traitaient d'ancêtre, d'arriérée, de cromagnonne, etc., je demandais :

- Est-ce que ça donne du talent, un ordinateur?
- Non, mais ça fait gagner du temps! Et le temps...
- ... c'est de l'argent, oui, je sais... Mais tu sais combien ça coûte une bebelles comme ça...
- Tu vas rentabiliser ça vite, tu vas voir... Tu travailles deux fois plus vite, tu fais deux fois plus de projets, tu gagnes deux fois plus d'argent, tu...
- Ouais, ouais... que je répondais, sceptique...

C'est finalement Louis-Dominique qui m'a convaincue. Lui qui était aussi «poche» que moi en informatique, qui, comme moi, confondait souris et logiciel, il a fini par passer dans l'autre clan.

- Je te le dis, Jasmine. C'est aussi révolutionnaire que de passer de la charrue à bœufs au tracteur!

Je suis finalement passée à l'ère du tracteur, il y a quatre ans. Je suis entrée en guerre et j'ai reçu des bombes en pleine face. J'ai perdu des pages (entre autres, cruel souvenir, une chronique complète de *Lurelu*).

Ce qui est révolutionnaire pour moi, c'est le traitement de texte et surtout l'imprimante qui m'évite bien des photocopies : un atout considérable. Et mon ordinateur me parle : quand je l'ouvre, il me souhaite la bienvenue et me dit : «Do not abandon hope.» C'est fin, hein? Et quand je le ferme, il me joue un petit air. Moi non plus, je ne m'en passerais plus, maintenant. C'est très pratique, même si je ne l'utilise pas encore à sa pleine capacité.

Ce qui ne m'empêche pas d'aller traîner quelquefois dans les parcs et les cafés avec mon crayon et mon calepin de notes. La bohème ne connaît pas les ordinateurs... et Cromagnonne sommeille toujours quelque part.

Une erreur de système est survenue

Pour moi, la transition la plus difficile a plutôt été celle entre l'écriture manuelle (au crayon à mine, dans mon cas) et l'écriture au clavier. Il me semblait que la machine à écrire ne m'offrirait pas la même aisance pour écrire dans les marges, entre les lignes ou au verso des pages. La réponse : peut-être un peu moins de souplesse, en revanche la machine à écrire électrique est plus rapide que le bon vieux poignet. Et le résultat tellement plus lisible.

Pendant cinq ans, la Cadillac des machines à écrire électriques, la IBM Selectric III, avec ses huit sphères d'impression (un petit caprice), a été mon instrument de travail, succédant à ma dérisoire Brother portable (qui avait quand même livré la version propre du *Cercle violet*). D'ailleurs, le couvercle de cette vaillante petite mécanique, repeint en gris pâle, sert désormais de socle à mon Mac.

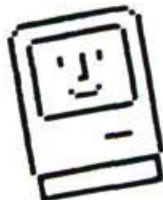
C'est une bourse qui m'a permis, en 1988, d'acheter un micro-ordinateur. Aucun effort de persuasion à entreprendre de mon côté : je touchais du Mac depuis deux ans pour la revue *Solaris* et, malgré les lacunes des premiers modèles, j'étais depuis belle lurette convaincu de la nécessité d'un traitement... de texte. Depuis, mon Macintosh SE et moi, c'est... peut-être pas le grand amour, mais un genre de mariage. Ce n'est pas avec lui que j'ai croqué la pomme pour la première fois, néanmoins nous formons un couple. Un genre de vieux couple, même si ça ne fait pas quatre ans : on habite ensemble mais on ne se parle pas, il ne m'aime point mais moi je l'aime — et surtout, je le trouve bien commode. Même si je ne dors pas avec lui, je ne saurais plus me passer de sa présence, même pas une semaine. En fait, nous faisons ça presque tous les jours, et je gage que ce sera pareil dans dix ans — avec un partenaire plus jeune, peut-être, et plus performant.

Je lui ai fait cinq enfants (sur les vingt-six dont je réclame la paternité littéraire), sans compter trois autres qui attendent leur accoucheur — pardon, leur éditeur. Il a même été «mère porteuse», se prêtant à la dernière version de romans ou de recueils d'abord écrits à la machine à écrire.

Qui a dit que l'homme et la machine ne pouvaient s'accoupler? Prenez-en la parole d'un écrivain de science-fiction...



Jasmine Dubé



Daniel Sernine

